

## De la chanson et la poésie engagée à l'enseignement et la politique. Entretien avec André Gaulin, Québec avril 1994

Jean Nicolas DE SURMONT

### Introduction

Même si on ne lui connaît pas d'ouvrage monographique consacré à l'histoire de la chanson québécoise, le professeur québécois André Gaulin, né en juillet 1936, est néanmoins un enseignant qui aura marqué l'histoire de l'enseignement de la chanson québécoise. Il est d'abord formé au premier cycle universitaire en lettres, en pédagogie et en catéchèse avant d'obtenir une licence en 1965 à l'Université Laval à Québec. Il obtient un Diplôme d'études supérieures avec un mémoire sur l'écrivain québécois André Langevin en 1971 et un doctorat ès lettres à l'Université de Sherbrooke en 1975 avec une thèse sur l'écrivain André Baillargeon. À partir de 1956, il enseigne dans différentes villes du Québec, comme religieux, et notamment en 1966 à Bonaventure en Gaspésie, à Rimouski, où il est responsable de l'enseignement du français, puis de 1967 à 1970 à Québec, où il est responsable de la formation des maîtres à l'École normale Laval (cf. photo 1)<sup>1</sup>.

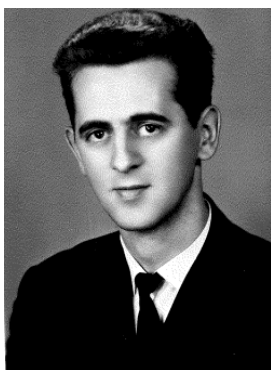


Photo 1. André Gaulin à la fin des années 1960 alors qu'il vient de quitter les Frères et se prépare à devenir enseignant à l'Université Laval

Après avoir été enseignant comme religieux des Frères des Écoles Chrétiennes sous le nom de Frère Conrad entre 1956 et 1966, il fait son entrée à l'Université Laval comme professeur-assistant en 1970 et chercheur en 1973. Dans les années 1970, il se consacre surtout à l'étude du roman et de la poésie québécoise et il commence en 1979 à faire de la recherche, puis au début des années 1980 à enseigner la chanson québécoise à l'Université Laval dirigeant

notamment les travaux du jeune Roger Chamberland (qui deviendra professeur à l'Université Laval également et directeur du mémoire de maîtrise du soussigné<sup>2</sup>), puis ceux de Réal d'Amours, puis de Gilles Perron, de Nelson Minville. Ses recherches porteront sur Félix Leclerc, sur Charles Trenet, sur Gilles Vigneault, puis sur Gaston Miron dont la conjointe Marie-Andrée Beaudet est son étudiante au doctorat en 1985-1986 (son premier ouvrage porte aussi sur André Langevin ; cf. Beaudet 1985). Alors qu'il dirige depuis 1976 la section poésie du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (cf. photo 2), c'est entre 1980 et 1985 que Gaulin commence progressivement à faire de la chanson son objet de recherche principal, consacrant son année sabbatique de 1986 à des recherches sur le sujet tant au Québec, qu'à Ottawa et en France. Au fil de sa carrière il enseigne notamment au Massachusetts, à Rennes et Bruxelles, donne des conférences en Afrique également et multiplie les rencontres avec les fonctionnaires du Ministère des relations internationales.



Photo 2. Fête du 22 janvier 1977 pour célébrer la victoire de Gérald Godin aux élections provinciales de novembre 1976 ; Godin au milieu entouré de ses ami(e)s, avec Gaulin trônant au-dessus de tous !

Après avoir connu son frère Jean-Guy, ancien chansonnier (cf. photo 3), occupant les fonctions de directeur du service aux étudiants au Cégep François-Xavier Garneau dès mars 1987, c'est en septembre 1987 que nous le rencontrons pour la première fois alors qu'il accompagne justement le poète Gaston Miron, l'auxiliaire de recherche et ex-syndicaliste Marie-Andrée Beaudet et le journaliste François Piazza à la sortie du Centre municipal des congrès à Québec le 3 septembre 1987 à l'occasion du Sommet international de la Francophonie (cf. photos 4 et 5).



Photo 3. Les deux frères, André Gaulin et Jean-Guy, à l'occasion d'une réunion familiale vers 2000



Photo 4. Au Sommet international de la Francophonie, le 3 septembre 1987, avec de gauche à droite François Piazza, journaliste et écrivain, Marie-Andrée Beudet, André Gaulin, Gaston Miron et François Bédard



Photo 5. Au Sommet international de la Francophonie, le 3 septembre 1987, à proximité du Centre municipal des congrès à Québec ; de gauche à droite : personne inconnue, André Gaulin, Jean Nicolas De Surmont, Gaston Miron, François Piazza et Marie-Andrée Beudet (photo malheureusement sous-exposée, mais d'un grand intérêt historique)

Entre 1989 et 1993, Gaulin va être notre professeur, co-directeur de maîtrise et notre employeur alors qu'il occupe les fonctions de président du Parti Québécois de Montmagny-L'Islet de 1988 à 1992 et qu'il est membre du Bureau du Parti québécois de 1990 à 1993 (suite à une requête que nous leur avons adressé, le Parti Québécois affirme ne pas détenir la composition de ce bureau !). Mais déjà en 1991 alors que nous commençons notre mémoire de maîtrise Gaulin annonce sa retraite anticipée, ce qui sera effectif le 31 août 1991, quelques semaines avant le spectacle hommage à Félix Leclerc dont il avait lancé l'idée présentée le 5 octobre 1991 au Théâtre de la cité universitaire. Comme Félix à l'occasion de ses premiers voyages outre-Atlantique accompagné de personnalités, sa famille nous suivra aussi lors de notre premier déplacement en Europe en 1992, en l'espèce sa sœur Suzanne, qui nous suit sur l'avion nous conduisant à Paris, où nous sommes attendus par un lointain cousin Jean-Bernard Gaulin. Dix ans plus tard, en 2004, André Gaulin publiera dans la revue *Rabaska* un compte-rendu de notre premier ouvrage *La Bonne chanson, le commerce de la tradition...* publié en 2001 et en nous reprochant de ne pas avoir cité « certaines études de ses anciens maîtres qui auraient dû figurer dans sa bibliographie » (Gaulin 2004, 205), parlant en fait de lui à la troisième personne. Il termine néanmoins son compte-rendu de manière laudative en écrivant : « [...] l'essai démontre à quel point la chanson québécoise avait à innover pour accéder à la modernité en passant par Leclerc, véritable poète sonorisé, et la consécration du genre lui-même en France. » (Gaulin 2004, 206)

En octobre 1994 André Gaulin est élu député dans son comté et publie ces mêmes années ses deux anthologies chansonniers : celles des œuvres complètes de Félix Leclerc en chanson (Boivin/Chamberland/Gaulin 1996) et une anthologie de la chanson québécoise (Chamberland/Gaulin 1994). Avec le recul et plus de trente ans après qu'il ait quitté la carrière d'universitaire, on peut retenir d'André Gaulin qu'il a contribué à faire reconnaître la chanson québécoise comme objet d'étude au Québec. Nous pouvons aussi retenir qu'il a fait connaître l'œuvre de Félix Leclerc témoignant d'une connaissance exceptionnelle de son activité littéraire, chansonniers et discographique et sa poétique avant tout. Il a en outre fait connaître la littérature québécoise en Europe, mais il n'a pas publié de monographies, ni celle annoncée sur la chanson, notamment sur Charles Trenet, ni de monographie humoristique sur la politique. Il s'est progressivement détaché du champ littéraire et des relations qui lui sont associées après son entrée en politique, mais restant présent dans les rassemblements patriotiques.

Voici donc l'entretien<sup>3</sup> que nous réalisons avec lui à Radio Basse-Ville en avril 1994, quelques mois avant sa victoire aux élections provinciales (cf. photo 6).





Photo 6 : André Gaulin et Jean Nicolas De Surmont, avril 2014

### Entretien avec André Gaulin, Radio Basse-Ville, avril 1994

**JNDS :** Nous recevons aujourd'hui André Gaulin, il a introduit l'enseignement de la chanson à l'Université Laval au début des années 1970. Il a publié de nombreux articles et livres dont le dernier *Comprendre la chanson québécoise écrit* en collaboration avec Richard Perrault et Denis Bégin. Il est aussi candidat officiel dans le comté de Taschereau dans lequel est située Radio Basse-Ville. Bonjour André Gaulin.

Nous venons d'entendre la Bolduc, pourquoi parle-t-on d'elle comme la première chansonnière ? Pourquoi parle-t-on d'elle ainsi ?

**AG :** Je pense qu'elle a été l'une des premières à écrire des textes qui ont été populaires, qui ont été reçus. Il y a une question de réception. La Bolduc a fait des chansons au moment de la crise économique en particulier. Elle est allée chanter à des assemblées publiques du Monument national à Montréal et puis avec un air de rien, à part sa mine à elle, elle a fait fureur. Même les disquaires de l'époque ne croyaient pas à cela. Avec les ventes de disques elle est devenue très populaire. C'est l'équivalent en poésie de Jean Narrache, elle s'est mise à faire des chansons. Nous venons d'en entendre une (« J'ai un bouton sur la langue ») où elle raconte ses malheurs. Et on aura l'occasion de l'entendre juste avant la chanson de Félix Leclerc. Ce qu'à partir d'un texte très collé sur les couches populaires le pianiste André Gagnon a fait : il a composé une mélodie très relevée où il joue avec l'orchestre de Londres.<sup>4</sup>

**JNDS :** Est-ce que l'on peut dire qu'elle fait le pont entre la tradition et la modernité ?

**AG :** Oui, en effet, elle nous amène vers la modernité. Enfin, ce serait un peu long de parler de la modernité en chanson puisque le genre n'existe pas encore. Dans mon introduction à *Comprendre la chanson québécoise*, je montre pourquoi la chanson était en retard en comparaison aux autres genres ; ce serait un peu long d'entrer dans les détails. Mais on peut dire qu'elle fait vraiment le pont, et nous amène vers Félix Leclerc.

**JNDS :** Est-ce qu'elle a marqué l'œuvre chansonnière de Félix Leclerc ?

**AG :** D'après Félix, personne ne l'a marqué. Je lui ai demandé et il a répondu, c'est peut-être le vent, les tziganes. Sûrement qu'elle est dans la culture à laquelle Félix Leclerc appartenait, c'est-à-dire une culture rurale, une culture de la ruralité en ville. C'est cela La Bolduc, c'est une Gaspésienne qui est exilée en ville, qui doit travailler, *trimmer* dur, connaître les conditions de la vie économique de la Crise, mais elle nous conduit vers Leclerc.

**JNDS :** Est-ce qu'il y a encore une part de traditions parce que vous parlez du déplacement de la ruralité vers la ville ? Félix est parti de la Tuque vers la ville de la même façon. On le sent peut-être moins dans sa poésie, mais y a-t-il une part de tradition chez Félix ?

**AG :** Bien sûr Félix est un chansonnier paysan, un chansonnier de la paysannerie et justement la chanson que l'on va écouter ensemble, « L'hymne au printemps », c'est une chanson qui, au départ est une chanson rurale, de la ruralité : « La terre est mouillée / Les grands labours dorment sous la gelée » et l'on nous annonce le printemps. Cela devient un trait paradigmatique chez Leclerc, le printemps comme image essentielle de sa chanson... Mais la chanson est reçue à l'époque comme une chanson paysanne : les crapauds qui chantent la liberté dans l'étang, et quarante ans plus tard cela devient une chanson qui a une réception politique.<sup>5</sup> Dans ce sens-là on peut penser que Félix Leclerc, on a souvent dit qu'il a été consacré en France. Je pense personnellement, et ce à partir d'études qui ont été faites au centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), projet que je dirigeais avec Roger Chamberland, que Félix Leclerc n'est pas allé se faire consacrer en France, il l'était déjà relativement ici. Ce qu'il est allé faire consacrer en France, c'est la chanson et c'est là qu'il y a un passage de La Bolduc à Leclerc. C'est la chanson qui prend ses lettres de noblesse en France et qui ne les avait pas ici. La chanson était considérée ici comme un genre mineur et voilà qu'avec Félix Leclerc, comme dit le poète Sylvain Garneau, on ne pensait pas qu'il pouvait réussir avec cela et le « ça », c'est la chanson.

**JNDS :** Félix Leclerc introduit une façon un peu particulière de chanter au Québec, ce que l'on a appelé le *mouvement des chansonniers*. Est-ce que c'est un mouvement qui s'est fait sentir immédiatement après son arrivée et de quelle façon cela s'est manifesté, ce mouvement-là ?

**AG :** Il faut remarquer que Félix a attiré l'attention sur le phénomène de la chanson, parce qu'avant lui et avec lui il y a Lionel Daunais qui a appartenu à toutes sortes de genres, le genre lyrique mais aussi le genre chansonnier. Il y a Raymond Lévesque qui était en France avant Leclerc et qui a été chanté par Bourvil et d'autres ; « Les Trottoirs » est un succès chansonnier en France à l'époque. Mais on pourrait dire que la période des chansonniers, comme tu dis, a commencé avec eux, puis avec le Concours de Radio-Canada en 1957, les Bozos au sein desquels se regroupent cinq chansonniers dont Clément Desrochers, Hervé Brousseau de Québec et trois autres chansonniers. Il y aura aussi le phénomène Vigneault, [Claude] Gauthier et un tas de chansonniers connus. Nous allons entendre deux chansons qui appartiennent au genre chansonnier. La condition de l'artiste lui-même, « Demain matin Montréal m'attend » comme dit Michel Tremblay dans l'une de ses pièces, c'est la chanson de Clémence Desrochers, qui appartient au groupe des Bozos, avec « Le chic Marcel ». « Le chic Marcel » c'est le petit gars de la campagne qui veut devenir artiste. Cette chanson est entre

l'ironie et l'humour mais on ne sait pas trop si cet humour va finir par pleurer comme les monologues de Clémence, qui sont souvent drôles mais on rit pour ne pas pleurer. « Le chic Marcel » c'est une chanson un peu triste, c'est une représentation de la condition culturelle des gens d'ici à la campagne mais aussi du Québec dans un continent qui l'étouffe, qu'il ne comprend pas. C'est un peu la francophonie dans le continent anglo-saxon. Le phénomène du « gros char » que l'on évoque dans la chanson, fait référence au « Chic Marcel » qui ne réussit pas malgré tout ce qu'il a voulu faire à percer dans les arts, à vivre de son métier d'artiste. L'autre exemple c'est Gilles Vigneault, un des grands visages avec Félix Leclerc de la chanson québécoise. On va entendre une chanson « Jos Montferrand », sur lequel on va tenir un discours moral à l'époque. L'utilisation du mot *cul* dans une chanson provoqua un scandale. On l'entendra par celui qui l'a popularisé, le grand folkloriste Jacques Labrecque. JNDS : Avec Vigneault on reste toujours dans la tradition même si on tend vers le mouvement chansonnier ?

AG : Vigneault est presque un chansonnier médiéval : « J'ai laissé mon vrai personnage dans la peau d'un troubadour [Je suis au mauvais Moyen-Age / C'est pourquoi quand je dis d'amour / Je dis qu'il faut être fidèle] », chante-t-il dans « Les Hirondelles »<sup>6</sup>. Avec les formes qu'il utilise, c'est quelqu'un qui est très près de la terre profonde.

JNDS : La révolution tranquille marque la chanson québécoise de plusieurs façons, est-ce que vous pouvez nous en parler ?

AG : On vient déjà d'entendre avec la chanson « Jos Montferrand » – c'est la Révolution tranquille à l'œuvre. La première œuvre de Vigneault, c'est une œuvre gargantuesque, ce sont des grands personnages comme Jos Montferrand, Jos Hébert. Ce sont des gens, comme on vient de le voir, qui essaient de se mettre une terre sur les pieds, une forme d'identité, très près de la nature, qui essaient de prendre possession de leur réalité, ce sera le cas de « La Manic », grand succès de Georges Dor, qui contribue à sa prospérité tellement que Raymond Lévesque disait à la blague : « Je me cherche un barrage pour faire une chanson » !

JNDS : Est-ce que l'on peut dire [que] la chanson devient une chanson révolutionnaire, [se voulant le reflet] d'un pays à faire ?

AG : La Révolution tranquille, ce n'est pas forcément une chanson révolutionnaire au sens où l'on entendrait que l'on veut faire une révolution parce que l'on a bien opposé ces deux mots qui s'opposent et qui sont antinomiques « révolution » et « tranquillité ». C'est donc plutôt une révolution qui s'est faite en douce, une forme de réforme profonde. Ainsi on voit apparaître des nouveaux noms, « La Manic », par exemple, qui est une grande chanson, une complainte qui exprime le fait que l'on est en train de prendre possession de ses barrages, on le fait en français (La Manicouagan), on est en train de procéder à la nomination des villes : « Dis-moi ce qui se passe à Montréal / Dans les rues sales et transversales » [de la chanson « La Manic »]. C'est la première fois que dans la chanson québécoise on nomme sa réalité comme dans la chanson de Pauline Julien [« Je vous aime »] : « Quand je suis née / À deux coins de rue du Séminaire / Sur la rue Laviolette / Mon papa vendait du smallware [...] »<sup>7</sup>. On est donc en train de nommer le pays. On va entendre dans la foulée « Chu tanné », un texte de Réjean Ducharme, il ne reste plus rien de [Robert] Charlebois, c'est Charlebois qui

l'a fait connaître finalement, j'ai choisi de la faire entendre par Louise Forestier qui va nous chanter Ducharme. Et l'on va entendre aussi « Lettre à l'univers » de Claude Dubois, qui est un des personnages importants de cette Révolution tranquille.

**JNDS :** Dans le style plus récent, « Lettre à l'univers » de Claude Dubois ?

**AG :** Oui, on a pris un Dubois dans l'évolution de sa carrière, cette ouverture sur le monde, pour contrer l'image qui veut qu'en chantant la québécoïté on se soit fermé sur soi alors que l'on a constamment chanté le monde, un poème comme « Ordinaire » de Charlebois ou « Lettre à l'Univers » de Dubois.

**JNDS :** Nous n'avons pas beaucoup parlé des femmes, quelle a été leur présence dans cette prise de parole collective de la période de la Révolution tranquille ? Nous pourrions prendre l'exemple de Pauline Julien représentante de cette prise de parole, est-ce qu'elle incarnait mieux que d'autres le discours national de l'époque ?

**AG :** La présence des femmes au début dans la chanson québécoïse s'est beaucoup limitée au rôle d'interprète. On a vu Madame Bolduc et Clémence Desrochers qui ont été deux chanssonnières importantes. Mais au départ je rappelle que par exemple Monique Leyrac, une des très belles voix de la chanson québécoïse, est une interprète. Pauline [Julien] a fait quelques textes. Nous allons l'entendre ici dans un texte écrit par Gérald Godin qui nous rappelle tout le fond politique de la Révolution tranquille des années 1970 particulièrement.

Les femmes vont prendre plus de place [par la suite] comme dans la littérature québécoïse, dans la chanson québécoïse on pourrait parler de Marie Carmen, Suzanne Jacob, Laurence Jalbert et d'autres. Elles vont s'imposer dans le corpus chanssonnier québécoïse.

**JNDS :** Est-ce qu'il y a un certain type de répertoire que l'on peut accoler à une interprète ? Est-ce que Pauline Julien par exemple interprétait un certain type de répertoire différent d'autres interprètes ?

**AG :** Pauline Julien a toujours été proche du texte qui dérangeait. Elle a interprété du Gilbert Langevin, elle a interprété du Kurt Weill. Le bel exemple que l'on va avoir est un texte de Gérald Godin [« Poulapaix ou la chanson des hypothéqués »<sup>8</sup>] qui est presque associable à du rap. Cela nous rappelle le rôle politique de la poésie, Godin a été ministre dans le gouvernement Lévesque, il a battu Robert Bourassa en 1976.<sup>9</sup>

**JNDS :** Qu'est-ce qui fait l'unité de la chanson québécoïse sur le plan textuel et musical d'une génération à l'autre ?

**AG :** Je pense que c'est l'identité, l'identité québécoïse, même si les gens vivent les choses différemment à partir des acquis patrimoniaux et matrimoniaux, ils sont toujours en quête de leur identité : c'est-à-dire de comment se dire d'ici Québécoïse dans un univers ouvert. Et cela se fait au niveau du texte évidemment. On va voir évidemment, par exemple, Luc de La Rochelière, avec « Six pieds sur terre » [1990], reprendre les mêmes interrogations que nous donne Hervé Brousseau au début des années 1960 et que l'on vient de voir avec Gérald Godin dans les années 1970, toute la trame de la chanson est élaborée à partir de la politique municipale de Montréal, à partir de la politique canadienne de [Pierre Elliott] Trudeau. On voit avec « Six pieds sur terre » les mêmes questions qui sont posées, les mêmes remèdes qui



sont recherchés parce que l'on dit souvent que la chanson québécoise est une chanson du pays, mais c'est aussi une chanson du territoire du corps, une chanson de l'amour.

**JNDS** : Est-ce que l'on pourrait dire un peu comme Gilles Vigneault, que notre chanson est comme un « pays », pour reprendre sa métaphore ?

**AG** : Oui, on peut dire cela, mais on peut dire aussi que c'est comme un corps, c'est le corps même, on va l'entendre avec le texte de Richard Desjardins dans la chanson « Va t'en pas » [1990], une espèce d'incantation extraordinaire. On pourrait en parler au niveau de la rythmique, une incantation du corps humain, qui est un appel à l'amour référant à « Quand on a que l'amour » de [Jacques] Brel, c'est-à-dire que l'amour est quand même une grande force, une grande pulsion dans le monde. L'amour à partir d'une terre est un pays donné dans l'ouverture au monde. Et au niveau sonore cela est exprimé très différemment [dans « Six pieds sur terre »] de la guitare en passant par le violon, jusqu'au jazz et au rock.

**JNDS** : Que peut-on retenir de cette émission sur la chanson québécoise ?

**AG** : D'abord c'est un peu frustrant de faire cela en si peu de temps, Jean Nicolas, mais enfin. Je rappelle que le livre *Comprendre la chanson québécoise* est paru et que j'y ai fait l'introduction, qui est assez longue : « Tours d'horizon, la chanson par monts, par cœur », cela nous permet de suivre l'évolution de la chanson, on le fait ici par marche forcée. Ce que l'on pourrait en retenir, ce serait par une chanson de Claude Gauthier, qui est un des grands actants de la chanson québécoise depuis les débuts et qui continue à faire des choses merveilleuses, et c'est la chanson « Il y avait », qui est tirée de l'album *Planète cœur*, qui va justement nous rappeler sa vie comme chansonnier à lui mais aussi la vie de l'ensemble du Québec. Par la chanson, par la poésie orale sonorisée, par ce que c'est une poésie, nous avons pris corps et âme dans ce continent.

**JNDS** : Merci beaucoup je vous rappelle que nous recevions André Gaulin, professeur de littérature à l'Université Laval et candidat dans le comté de Taschereau où est située Radio Basse-Ville. Mes remerciements également à Jacques Demers à la mise en ondes.

## Notes

- 1 Les photos affichées proviennent des sources suivantes : 1 Université de Laval ; 2 photo de Kéro Beau-doin, collection Gaëtan D'Ostie (publication Facebook du 22.01.2022) ; 3 avis de décès de Jacques Gaulin, ancien technicien Bell téléphone (1957), frère de Jean-Guy et André Gaulin (<https://www.dignitymemorial.com/fr-ca/obituaries/quebec-qc/jacques-gaulin-6388119>) ; 4, 5 et 6 collection de Jean Nicolas de Surmont.
- 2 Dans son compte-rendu de mon premier ouvrage *La Bonne Chanson [...]* (2001) paru dans *Rabaska* en 2004, Gaulin mentionne qu'il s'agissait du résultat d'une thèse de doctorat. De fait il avait bel et bien co-dirigé avec Gilles Dorion le travail dont est issu cet ouvrage, mais il s'agissait d'un mémoire de maîtrise, dirigé par Roger Chamberland, décédé quelques mois avant en juin 2003, dix ans exactement après le dépôt du mémoire de maîtrise à l'Université Laval (cf. Gaulin 2004, 204).

- 3 L'entretien a été diffusé à Radio Basse-Ville, 96,1 FM, dans le cadre de l'émission *Vagabondages* le 24 avril 1994, durée 60 min.  
Dans l'entretien reproduit ici, les noms de Jean Nicolas De Surmont et d'André Gaulin sont abrégés par JNDS et AG.
- 4 S'exprimant comme chef d'orchestre du disque *André Gagnon : Baroque. Mes quatre saisons. Les Turluterries* (ATMA AC2-2715, 2015), Daniel Constantineau affirme : « Écrits dans un style baroque très proche de celui de Jean-Sébastien Bach, les mouvements et danses des *Saisons* et *Turluterries* se basent sur autant de chansons célèbres du milieu et de la fin des années 1960 de Jean-Pierre Ferland, Félix Leclerc, Claude Léveillée, Gilles Vigneault ainsi que d'œuvres chantées ou composées par Mary Travers, mieux connue sous le nom de La Bolduc ». L'album auquel fait référence Gaulin venait de sortir en avril 1994 et, eu égard à l'album de Madame Bolduc, consistait en fait en une reprise de l'album *Turluterries* sorti en 1972 avec l'Orchestre philharmonique de Hambourg sous la direction de John Snaschall. Il contenait également le disque intitulé *Mes quatre saisons* reprenant des chansons de Ferland, Léveillée, Vigneault et Leclerc sorties en 1969 et 1970, enregistré avec l'orchestre baroque de Londres également sous la direction de John Snaschall. En 1994 Daniel Constantineau reprit les pastiches pour piano et orchestre et dirigea, tout en l'accompagnant à son tour au clavecin, l'orchestre symphonique de la Vallée du Haut St-Laurent jouant sur des instruments anciens.
- 5 Il nous est difficile de comprendre la portée de cette affirmation, vu que Félix avait lui-même perçu la réception politique de la chanson en France au début des années 1950. Gaulin en viendrait en outre à affirmer que quarante ans plus tard, donc en 1989, la chanson aurait eu une portée plus politique. Il est un fait que le 5 octobre 1991, anniversaire de l'enlèvement de James Richard Cross, Gaulin organise le concert hommage à Félix *Les crapauds chantent la liberté*, qui reprend un vers de la chanson. Denys Saint-Jacques, gendre du cardinal Maurice Roy, vicaire militaire du Canada au moment de la réception de la chanson en France (de 1951 à 1982), alors directeur du Centre de littérature québécoise de l'Université Laval, apportera son soutien à ce concert hommage, comme en fait état le programme.
- 6 Il s'agit en fait de la chanson « Le temps qu'il tourne ».
- 7 Les paroles exactes de la chanson : « Quand je suis née à Trois-Rivières / Dans les années d'avant la guerre, / À deux coins d'rue du séminaire / Mon papa vendait du smallware. »
- 8 Chanson sortie en 1975 sur l'album *Pauline Julien en scène*, Deram XDEF-124. Elle est contemporaine de la sortie de *Libertés surveillées*, recueil de Gérald Godin grandement influencé par la Crise d'Octobre.
- 9 En janvier 1977 André Gaulin se retrouve avec tout un groupe d'auteurs/autrices et d'acteurs/actrices du monde littéraire chez Gaëtan Dostie à Montréal pour célébrer la victoire de Gérald Godin (cf. photo 2).

---

## Bibliographie

- Beudet, Marie-Andrée : *L'ironie de la forme. Essai sur « L'élan d'Amérique » d'André Langevin*. Montréal : Pierre Tisseyre, 1985.
- Boivin, Aurélie / Chamberland, Roger / Gaulin, André (éds) : *Tout Félix en chansons*. Montréal : Nota Bene, 1996.
- Chamberland, Roger / Gaulin, André (éds) : *La chanson québécoise de la Bolduc à aujourd'hui*. Montréal : Nota Bene, 1994.
- Gaulin, André / Bégin, Denis / Perreault, Richard : *Comprendre la chanson québécoise. Tour(s) d'horizon, analyse de vingt-sept chansons célébrées*. Rimouski : Éditions GREME, 1993.
- Gaulin, André : « De Surmont, Jean Nicolas. *La Bonne Chanson. Le commerce de la tradition en France et au Québec dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle*. Montréal : Éditions Triptyque, 2001, 219 p. ISBN 2-89031-396-4 ». In : *Rabaska – Revue d'ethnologie de l'Amérique française* 2 (2004), 204-206, <https://doi.org/10.7202/201661ar> (consultation 04.10.2024).